Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

112-113 | 2008

Anthropologie des usages sociaux et culturels du corps

Traitement de la sueur et discipline du corps

Treatment of Sweat and Discipline of the Body

Gilles Raveneau

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/813>

DOI : 10.4000/jda.813

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2008

Pagination : 301-321

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Gilles Raveneau, « Traitement de la sueur et discipline du corps », *Journal des anthropologues* [En ligne], 112-113 | 2008, mis en ligne le 28 juin 2010, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/813> ; DOI : 10.4000/jda.813

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

Journal des anthropologues

Traitement de la sueur et discipline du corps

Treatment of Sweat and Discipline of the Body

Gilles Raveneau

- 1 Le corps est devenu aujourd'hui le support essentiel de notre identité (Le Breton, 1999, 2002 ; Marzano-Parisoli, 2002), d'où l'investissement important dont il est l'objet. D'objet justement, notre corps deviendrait sujet à travers de multiples formes de bricolage de soi, passant aussi bien par l'esthétique, l'alimentation, la culture physique, le sport ou la médecine. C'est la raison pour laquelle le corps est aujourd'hui plus que jamais un analyseur crucial de nos sociétés, analyseur des expressions les plus individualisées de la personne en même temps qu'un enjeu politique majeur engageant les institutions.
- 2 Si le corps a toujours été le reflet des normes culturelles et des valeurs édictées par la société, ce qui est nouveau aujourd'hui tient à l'ampleur du phénomène et au renforcement des critères esthétiques et éthiques de contrôle, caractérisés par un idéal abstrait et aseptisé. Ce modèle idéal insère les individus et les groupes dans des réseaux de significations, de pratiques et de croyances jouant à la fois comme instance d'identification et de reconnaissance et comme instance de classement et de distinction. Le paradoxe réside dans le fait que si le corps apparaît fortement valorisé aujourd'hui, sa matérialité est en même temps dépréciée. Or, c'est cette matérialité qui retiendra notre attention ici, observée dans un haut lieu de fabrication d'images, de domestication et de discipline du corps : les centres de remise en forme.
- 3 Partant d'une enquête ethnographique dans trois salles de remise en forme privées¹, cet article envisagera la question de la sueur et de son traitement, le procès d'expulsion et d'exclusion qui la définit. Parce qu'une société se révèle autant par ce qu'elle remet que par ce qu'elle met en scène, l'intérêt porté à la sueur permet d'envisager autrement la question des représentations et des modèles du corps, liant forme physique, beauté et santé, en la ressaisissant dans l'instance concrète de la corporéité et des pratiques.

De quel corps parle-t-on ?

- 4 Ce qu'il s'agit d'appréhender finalement dans ce travail, ce sont les manières dont un dispositif de loisir de traitement du corps définit, pense, mesure et régule les conduites corporelles, les représentations et les usages de soi concernant sa propre existence biologique et biographique. Ce qui se joue dans ces salles urbaines, sans que cela apparaisse à première vue, c'est la redéfinition d'un certain nombre de frontières : celles du somatique et du psychique, du normal et du déviant, du social et du médical, de l'esthétique et de l'apparence en passant par les pratiques alimentaires et sportives ; bref, ce qui relève conventionnellement du corps. Mais d'abord de quel corps parle-t-on ?
- 5 Si le sens commun tend à en naturaliser la représentation, tant le corps paraît imposer l'évidence de sa réalité physique, les choses se compliquent dès qu'on se penche sur la manière dont il est concrètement défini, utilisé et transformé. Le corps oppose à l'analyse de nombreuses difficultés. Si le corps résiste à l'analyse, c'est que son appréhension dans sa matérialité pose de sérieux problèmes épistémologiques (Butler, 1993 ; Fassin & Memmi, 2004). Le corps est en effet une réalité matérielle plus qu'un concept abstrait. C'est pourquoi, pour construire une problématique des usages sociaux et culturels du corps, il est nécessaire d'éviter l'usage métaphorique et symbolique du corps ayant cours généralement en anthropologie et en sociologie, mais il convient de se référer à un concept unitaire concret du corps, afin de permettre une analyse pertinente des expériences corporelles individuelles. S'efforcer de saisir la matérialité du corps conduit toujours vers d'autres domaines et d'autres dimensions qui se donnent comme central à ce qu'est le corps ou à ce que sont les corps. Le corps n'est donc pas un objet simple à penser.
- 6 Le premier obstacle tient au fait que le corps se présente toujours comme un fait de nature allant de soi. Le sens commun, mais aussi parfois les sciences sociales elles-mêmes, renvoient souvent à l'évidence de la naturalité du corps comme fondement de questions touchant à la sexualité, à la différence des sexes, à la filiation ou à la bioéthique. « Le nœud de l'affaire est de re-naturaliser le corps en le délivrant ainsi de la dichotomie entre nature et culture » (Bigwood, 1998 : 103). Le second est attaché à la polysémie de l'objet et à la diversité des manifestations et des techniques du corps. Si l'anthropologie² a bien montré comment la culture s'inscrit sur le corps, afin de le modeler et de le socialiser à partir de ses normes et de ses valeurs, elle en arrive à une pluralité de conceptions et de représentations irréductibles qui en rendent l'étude difficile (Douglas, 2001 ; Beffa & Hamayon, 1989 ; Le Breton, 1990 ; Godelier & Panoff, 1998 ; Breton, 2006). D'une société à l'autre, les images se multiplient et les manifestations du corps prolifèrent, soulignant la polysémie fondamentale de l'objet, liée aux conceptions de la personne. La troisième difficulté résulte de la manière dont le corps a été conceptualisé dans la culture occidentale, à partir d'une séparation du corps et de l'esprit, sur le mode dualiste si familier à nos sociétés. Cette distinction fondatrice refoule le corps et valorise l'esprit. La matérialité du corps est triviale et renvoie à l'animalité. Ce à quoi il est légitime de s'intéresser alors, c'est au développement de l'esprit, aux valeurs, aux symboles. Que la philosophie des Lumières ait réhabilité le corps et que notre modernité en ait fait le siège de la coupure du sujet avec les autres et le monde n'ont pas réduit fondamentalement la méfiance et la dévalorisation vis-à-vis de la chair et des sens. Les sciences sociales elles-mêmes restent encore largement tributaires de ce préjugé, préférant toujours l'étude des

structures symboliques et des discours aux manifestations physiques des réalités humaines.

- 7 Face à ces trois obstacles, la position adoptée dans cet article vise à contourner la difficulté en affirmant d'abord que le corps est une construction sociale (Mauss, *op. cit.*) et que la définition même de ce qu'est le corps et de ce qu'il représente est un enjeu dans les rapports sociaux (Fassin & Memmi, *op. cit.* : 17). Ensuite, dans cette construction sociale, c'est justement la dimension de la matérialité qui sera privilégiée, à travers le traitement de la sueur. Enfin, pour éviter la tentation de séparation du corps et de l'esprit, nous focaliserons notre attention sur le dispositif pratique du traitement de ce qui constitue cette écume des corps que l'on abandonne, sur ce rebut qui renvoie justement à notre nature physique, animale, et dont la prise en compte et le traitement renvoient précisément à un ordre hautement symbolique. Le travail de la société sur les individus se fait aussi bien sur le corps que sur l'esprit, et le traitement des corps renvoie bien au traitement des « âmes », suivant les mêmes logiques sociales et culturelles. Mais avant d'en venir à la question de la sueur, il est nécessaire de poser le cadre général dans lequel s'opère ce traitement et de faire une brève présentation ethnographique des centres de remise en forme.

La remise en forme

- 8 Les salles de remise en forme apparaissent dans les années 1970 et se multiplient dès les années 1980. Elles renouvellent l'offre de pratiques sportives et d'entretien du corps et cristallisent les préoccupations contemporaines pour l'image de soi, liant forme physique, beauté et santé (Raveneau, 2000). Elles sont un lieu d'autocontraintes, de centration de l'individu sur son corps et intègrent des dimensions hygiénique, psychologique, esthétique et sociale, permettant d'analyser les normes et les modèles sociaux dominants d'esthétique corporelle³.
- 9 Le champ de la remise en forme se répartit grossièrement entre des petits clubs privés et les grosses structures privées à enseigne qui tendent à imposer des modèles et à uniformiser les pratiques dans les clubs. Les centres sont donc soumis à une dure concurrence entre eux⁴. Cela explique en partie le soin que prennent les petits clubs à se protéger des regards extérieurs, de l'alignement et de la conformité avec les structures à enseigne. Il s'agit de cultiver les petites différences et les « recettes de cuisine » spécifiques, de manière à retenir un public et à se différencier des autres. On comprend alors la difficulté à observer les pratiques en pure extériorité. Les gérants ou les propriétaires de clubs sont généralement rétifs à ouvrir leur centre à l'observateur, craignant en outre de gêner les usagers. La solution est alors une participation-observante, mêlant expérience partagée, discussions informelles et entretiens à l'extérieur.
- 10 Un club privé de taille modeste doit donc proposer quelque chose de plus, qui le différencie des autres pour pouvoir survivre et correspondre à une demande de la part du public. En somme, il existe deux niveaux de protection : un premier qui est la volonté de se défendre de l'observation extérieure et qui relève du fonctionnement de l'intimité du club et des adhérents, et un second, qui renvoie aux recettes spécifiques aux clubs et à une demande des clients en ce sens. De ce point de vue, les stratégies et le matériel publicitaires (affiches, documents, site internet) doivent attester à la fois de la qualité des

activités proposées et de la prise en charge effectuée, mais aussi de ce qui différencie le club par rapport à un autre. Les images et les formules mettant en scène les clubs renvoient bien souvent à une légitimation par le savoir médical. Ainsi par exemple, à la section « soins et massages » de l'un d'eux, on peut recourir à la physiothérapie (« soin préventif et curatif qui active la circulation sanguine et consolide la paroi veineuse grâce à un courant de très faible intensité d'une totale innocuité »), à l'endermologie (« véritable traitement anticellulite, grâce à un appareil de haute technologie » qui permettrait un « remodelage personnalisé de la peau ») ou à la pressothérapie (« drainage lymphatique réalisé par un appareil qui offre d'exceptionnelles qualités de traitement »).

Radiographie des salles de remise en forme

- 11 Cette légitimation par le savoir médical semble être particulièrement développée dans les clubs haut de gamme. On y rencontre des kinésithérapeutes et nutritionnistes, parfois même un médecin du sport, avec suivi individualisé. La clientèle du club parisien est assez homogène et certainement plus ciblée que les deux autres centres observés. On y trouve majoritairement les classes supérieures, professions libérales, chefs d'entreprise et cadres supérieurs (et des retraités de ces groupes sociaux).
- 12 Le Gym center et L'espace Mouvementse rangent plutôt dans des clubs de moyenne gamme, bien inscrits dans un quartier, avec une partie de la clientèle assez fidèle (voire captive à La Défense), dont l'éventail des services proposés est plus restreint et l'équipement un peu plus rudimentaire. Toutefois, le Gym center d'Angers, tout en étant un club privé, se réfère à l'esprit et au cadre standardisé des chaînes de remise en forme fondées sur la détente et le principe du self-service, la diversification des prestations offertes et la nouveauté. On y rencontre un public majoritairement jeune (moins de 35 ans, beaucoup d'étudiants) et aux origines sociales assez diversifiées. L'attractivité des tarifs, la variabilité des modalités d'inscription et la politique sportive de ce club expliquent sans doute cela.
- 13 Au-delà des différences entre ces salles, les centres de remise en forme recrutent généralement sur l'ensemble des catégories socioprofessionnelles (moins d'ouvriers pourtant, à l'exception du culturisme) et s'ouvrent à toutes les tranches d'âge. Ils visent donc une certaine indifférenciation sociale dans leur mise en œuvre et dans leur recrutement, et sont accessibles à tous. Toutefois, la situation familiale est un facteur de distinction, en ce sens qu'on rencontre plus de célibataires que de gens vivant en couple, particulièrement ceux qui ont des enfants à charge – pour les femmes surtout – ce qui explique la forte présence des femmes actives professionnellement et mères de famille entre midi et deux heures dans ces clubs. Le fort « turn-over » des adhérents, le roulement des pratiquants dans la journée et la mixité sociale et sexuelle produisent un brassage de la population qui crée finalement un certain anonymat et des liens sociaux simplifiés, démentis parfois dans certaines séances et à certains horaires où des amis et des collègues se retrouvent ou bien viennent à plusieurs (comme entre midi et deux heures justement).
- 14 La prise en charge des adhérents se répartit entre un programme d'entraînement sur des machines, des cours collectifs, des conseils alimentaires et des séances esthétiques. Lors de la première séance, les moniteurs sont censés définir avec l'adhérent la mise en place d'un programme d'activités sportives, alimentaires et esthétiques. La séance débute par une série de tests spécifiques permettant de mesurer les capacités physiques de l'individu

grâce à des logiciels adaptés et à un circuit « cardio-fitness ». Elle ouvre à un programme personnalisé et diversifié : programme d'entraînement avec des séances « cardio » et des séances « corpo » (indiquant la nature des exercices, leur rythme, le nombre de répétitions et le temps de récupération), cours collectifs, programme alimentaire, séances esthétiques. Les premières séances sont souvent suivies par un moniteur. Ensuite, l'adhérent n'a plus qu'à suivre les consignes qui lui ont été données.

- 15 Les machines présentes dans ces clubs relèvent de deux catégories et elles recouvrent donc deux types de séances : le « cardio-training » et la musculation. Les machines de « cardio-training » sont faites pour travailler la forme générale et l'endurance ; en bref, elles visent à faire « perdre la graisse ». Elles sont équipées d'ordinateurs et regroupent en général rameur, vélo, tapis de marche ou de course, stepper, cross. Les machines de musculation se présentent de manière très différente et renvoient à une autre pratique. Ici, ce sont les muscles eux-mêmes qui sont visés. Il s'agit de les développer. Elles se classent par groupes musculaires : le « papillon » pour les pectoraux, le « développé assis » pour les pectoraux et les triceps, le « tirage nuque » pour les dorsaux, et ainsi de suite pour chaque groupe musculaire. Globalement, on remarque plus d'hommes sur les machines de musculation qui valorisent l'effort physique.

Dispositifs techniques et discipline du corps

- 16 La première chose qui frappe dans ces clubs de remise en forme, c'est la salle des machines, bien visible, où les adhérents s'activent sur les appareils de musculation d'un côté et de « cardio-training » de l'autre. Dans le Centre Beauvais, ces deux salles sont séparées par des cloisons transparentes et partiellement amovibles. À l'arrivée, l'hôtesse derrière un comptoir remet à l'adhérent, en échange de sa carte de membre, une clef de vestiaire et une serviette. Un micro à l'accueil permet aux professeurs ou à l'hôtesse de faire des annonces, retransmises dans la salle des machines, pour inviter les adhérents aux différents cours proposés. Entre l'accueil et la salle des machines, un petit couloir fait le lien, utilisé surtout par les professeurs. Il n'est pas utilisé pour rejoindre les vestiaires, car le parcours au sein du club est réglé par un ordre précis qui implique le passage par le sous-sol en début et en fin de séance.
- 17 Une fois au sous-sol, on découvre une autre partie de la salle des machines, dont certains engins ne s'utilisent que sur prescriptions du kinésithérapeute. Les machines sont réparties dans l'espace suivant leur spécialité, par exemple dans le travail du bas du corps (jambes et fessiers). Un petit salon confortable se trouve à l'extrémité de la pièce. Les vestiaires, munis de casiers, sont répartis sur deux niveaux, reliés par un escalier en colimaçon, et s'ouvrent sur les cabines de douche. Les douches du haut donnent accès au sauna et celles du bas au hammam. Des miroirs sont répartis un peu partout, plus particulièrement dans la salle de cours qui est une grande pièce où les adhérents peuvent se voir pendant les séances. La salle de cours donne sur l'accueil. L'architecture des lieux est globalement pensée pour la remise en forme et les adhérents sont amenés à suivre un parcours préétabli. Les premières séances témoignent bien d'un souci d'ordre et d'organisation au sein du club.
- 18 Dans l'ordre disciplinaire étudié par Michel Foucault, l'organisation et la gestion de l'espace sont faites pour fixer et assujettir les corps. Les concepts de discipline, de pouvoir et de corps sont corrélés à celui d'espace, dans la mesure où la discipline est très précisément une modalité de pouvoir qui insère le corps dans un espace déterminé à des

fins déterminés. Ce que nous voulons souligner ici sans attendre est que le centre de remise en forme est un dispositif disciplinaire. Il a été pensé dans un souci de correction du corps qui vise aussi à produire un changement mental et moral : le bien-être. Mieux même, il s'agit de corriger l'esprit par le corps. La remise en forme ne serait alors qu'une actualisation de cet imaginaire dualiste qui, à la séparation, ajoute la croyance en la possibilité d'un mode d'action de l'un sur l'autre. Nous avons donc bien là un agencement humain et matériel, réalisé en fonction d'un but à atteindre ; et cet agencement permet précisément d'appréhender les rapports entre le matériel et le symbolique, entre le sujet et l'objet, entre liberté et contrainte.

- 19 Dans les clubs, tous les équipements et toutes les activités, y compris la douche par exemple, peuvent se décliner comme étant des éléments participant au dispositif disciplinaire. Rappelons ce que Foucault appelle « techniques de correction du corps » : « Il ne s'agit pas de traiter le corps par masse, en gros, comme s'il était une unité indissociable », dit-il, « mais de le travailler dans le détail ; d'exercer sur lui une coercition ténue, d'assurer des prises au niveau même de la mécanique [...] La seule cérémonie qui importe vraiment, c'est celle de l'exercice » (1975 : 139). Ici, ce n'est pas tant la coercition extérieure qui est en place que l'appel à la bonne volonté des clients, à leur autocontrôle, bien que le personnel encadrant soit conduit parfois à faire des remarques et à rappeler l'adhérent à l'ordre.

La sueur, figure du désordre et de l'incontrôlé

- 20 Au dispositif disciplinaire et aux exercices auxquels renvoient les machines, une manifestation tient tête : la sueur. Incontrôlable lorsque le corps s'échauffe, la sécrétion de la sueur fait l'objet d'un traitement et d'un effacement, en ce sens que « la saleté [...] est quelque chose qui n'est pas à sa place » (Douglas, 2001 : 55). Le déchet renvoie presque toujours à un jugement de valeur négatif. Toutefois, Mary Douglas souligne que, si l'impératif de démarcation dans les classifications est universel, il varie dans l'espace et le temps. « Il n'y a rien de dégoûtant en soi : est dégoûtant ce qui désobéit aux règles de classification propres à un système symbolique donné » (*ibid.*). Le rejet et la répulsion pour les déchets et les *excreta* sont des constructions sociohistoriques et se déplacent avec la civilisation (Vigarello, 1985, 1993). C'est le rejet qui fait le déchet.
- 21 La sueur et toutes les sécrétions posent la question des limites du corps, en ce qu'elles sont expulsées de lui et par lui. Elles révèlent la fragilité des frontières et le redéploiement des limites corporelles, entre ce qui est soi et non-soi. Leur statut est ambigu. Elles sont susceptibles de subir des altérations et de se décomposer en passant du dedans au dehors. Les représentations et les sentiments à leur égard se transforment alors. Ainsi, la salive se mue en crachat (exprimant l'insulte) ou en bave (indiquant l'excès de parole ou la concupiscence) ; le sang, associé à la vie à l'intérieur du corps, devient signe de mort ou de violence une fois sorti, voire de pollution dans le cas des menstrues ou du « mauvais sang » de la maladie (Frias, 2004). En passant du dedans au dehors, en se détachant de soi, ces *excreta* se transforment en forces corruptrices et négatives (Durif-Bruckert, 1994).
- 22 En outre, certaines sécrétions comme la sueur sont quasiment incontrôlables. Elles exsudent et s'écoulent malgré soi, en fonction de réactions physiologiques et émotionnelles. Or, les déchets incontrôlés qui s'infiltrant hors des espaces réservés et affectés sont une souillure et contaminent ceux qui les touchent ; d'où des stratégies

d'évitement mises en place. Les *excreta* se définissent alors par le rang qui leur est généralement attribué : celui de l'intouchable, du sale, du bas et du vil. Étymologiquement, déchet vient du latin et du vieux français *dechiet* qui signifie déchéance (Harpet, 1998 : 50) et auquel se rapportent les termes dèche et décrépitude. L'expression « tomber plus bas que terre » exprime bien la dégradation sociale et morale impliquée dans les termes (Frias, *op. cit.* : 369). Cette structure verticale qui assimile le vil au bas se retrouve dans les produits mêmes excrétés par le corps. Les humeurs surgissant de la partie supérieure du corps humain, comme la tête, sont par conséquent moins nocives que celles provenant des parties inférieures de l'organisme, tels le ventre, le sexe ou les pieds (Katz, 1989 : 168).

- 23 Ce n'est pas tant le sale qui dérange ici, mais plutôt « ce qui perturbe une identité, un système, un ordre. Ce qui ne respecte pas les limites, les places, les règles. L'entre-deux, l'ambigu, le mixte » (Kristeva, 1980). La sueur, par son caractère hybride et polymorphe, signe la perméabilité de la limite. La sueur nous plonge dans l'univers de l'indéterminé, du mélange. Si « la réflexion sur la saleté implique la réflexion sur le rapport de l'homme au désordre » (Douglas, 2001), la sueur semble bien en concentrer les traits : l'excès, l'inclassable, la transgression. Le désordre de la sueur est d'abord excès : elle prolifère avec l'activité et l'effort physique. On ne peut la contrôler. Parce qu'elle se joue des frontières du corps, qu'elle en dépasse les limites du fait de sa sécrétion, la sueur transgresse les catégories. « Tout ce qui sort du corps humain fait universellement l'objet d'un tabou intense », remarque E. Leach ; « mais ce n'est pas seulement que ces substances sont considérées comme sales : elles sont puissantes » (1980 : 276). Ainsi, la présence de la sueur dans les salles de remise en forme n'est pas une manifestation anodine, mais elle implique au contraire un traitement pratique et symbolique qui vise à la neutraliser.
- 24 Pourtant, en tant que lieu d'expression privilégié d'efforts physiques, le club est l'endroit quasi officiel de perte de poids et donc de sudation. Des séances d'exercices, comme certaines machines et programmes, sont d'ailleurs spécialisées pour « brûler les graisses » ou « éliminer la culotte de cheval » par exemple. De ce point de vue, la sueur est un moyen de mesurer et d'attester d'un résultat. L'utilisation du terme « fondre » ou « brûler » (les calories, les graisses) paraît significatif de cette équivalence. L'assimilation de la sueur à la graisse est de ce point de vue positive ; de même que la présence des bouteilles d'eau minérale rassure sur ce que l'on sue : de l'eau justement. En ce sens, le sauna et le hammam ne font que conforter cette interprétation. Métaphoriquement, avec la graisse ce sont aussi les soucis et les tensions qui s'en vont, procurant un mieux-être. La sueur devient le phénomène physique permettant d'objectiver le travail sur soi et celui du régime alimentaire dont les effets ne sont pas directement observables. De ce fait, les activités et les formes de sociabilité à l'intérieur des clubs modifient la place faite à la sueur, dans le sens d'une plus grande permissivité.
- 25 Toutefois, si la sueur a bien une place dans les centres de remise en forme, elle reste menaçante. L'odeur et les traces de sueur sont incommodes et malpropres. Si on ne peut pas les chasser complètement, elles doivent être limitées et contrôlées. Il s'agit de lutter contre leur apparition, d'en effacer les traces, de prévenir de la contamination due aux promiscuités. En tant que figure de l'excès et du déchet, la sueur provoque une rupture de l'ordre normal des choses. Elle porte atteinte à cet équilibre parce qu'elle est un supplément, un reste qui subsiste et qui résiste. Ordre et norme sont indissociables. Or, nous avons vu que les centres de remise en forme sont des espaces très normés, très organisés dont les différents éléments participent à un principe d'unité. Dans ce principe

d'unité, la sueur fait figure de dissociation, de dislocation, de séparation. Un reste déchu qui révèle une rupture de l'unité ; d'autant que les possibilités de désordre et de gestion de la sueur croissent à proportion du degré d'autonomie et d'individualité dont disposent les membres des clubs. Le rappel des règles d'hygiène et des normes de comportement s'en trouve alors renforcé, de manière à réduire la latitude de gestion différentielle de la sueur. Parce qu'elle relève à la fois de la catégorie du privé et du public, de la transaction entre soi et les autres, la sueur doit subir une domestication qui vise à la faire accepter par tous. En effet, si sa propre sueur est tolérée ou les odeurs corporelles supportées en famille, là où le lien social est le plus resserré, il n'en va pas de même dans les autres situations. Bien que reconnue comme une manifestation physique normale, la sueur reste menaçante dans les espaces d'interaction avec autrui. La sueur, comme toutes les humeurs et sécrétions corporelles, relève de la sphère du privé, de l'intimité et de la représentation que chacun se fait de son insertion dans la société. Conserver ses excréments, ses sécrétions et ses déchets à l'abri du regard des autres, témoigne d'une certaine conformité sociale aujourd'hui. Les centres de remise en forme et les individus y pratiquant des exercices n'échappent pas à cette norme. Ils sont conduits à y répondre.

Le traitement de la sueur

- 26 L'accent mis sur la fermeté du corps et l'efficacité dans l'exécution des mouvements expliquent l'analogie qui peut être faite avec les machines. Ces dernières sont toujours efficaces, sauf lorsque faute de fonctionner, elles rouillent. Et la rouille est bien ce qui motive les gens vers ces clubs, en ce qu'ils ont, suivant l'expression bien connue, « les articulations rouillées » ou « qu'ils sont rouillés » par le manque d'exercice justement. L'image de la rouille exprime bien la dégradation corporelle, identique à la corruption du métal, à son altération, avec le surgissement de l'hétérogène dans l'identité de la matière. De ce point de vue, la métaphore nous conduit aussi du côté de la sueur elle-même, en ce qu'elle est un déchet, irruption d'une altérité dans ce qui est identique à soi (le corps) et corruption par la décomposition d'humeurs corporelles.
- 27 La sueur est incontrôlable parce qu'elle suinte du corps et s'exfiltre hors des espaces qui lui sont attribués. Elle défie les barrières des vêtements et les limites du corps. Elle est donc soumise à une attention et à un traitement particuliers. Sa place est strictement circonscrite dans les clubs. Cependant, tout est fait pour l'effacer progressivement et la faire disparaître. On se souvient qu'à l'entrée d'un centre de remise en forme, on obtient une serviette de bain. Par ailleurs, un distributeur de serviettes en papier est disposé dans la salle des machines avec un spray nettoyant. En outre, des affiches invitent les adhérents à « laisser les machines propres après utilisation ». Les pratiques observées pour ne pas salir les machines consistent soit à intercaler une serviette en papier ou la serviette de bain entre les mains et la machine, soit à laver après coup la partie souillée. La serviette de bain remplit la même fonction que les vêtements qui s'imprègnent de sueur. Cette souillure est vécue comme supportable le temps de l'effort, bien que certains et surtout certaines insistent sur l'usage nécessaire des antitranspirants et des déodorants, car la sueur charrie avec elle les odeurs corporelles, vécues comme gênantes. On remarque la même chose dans les cours collectifs où l'utilisation des déodorants tend à se généraliser, de manière à limiter l'odeur de transpiration, à en éviter les marques aux endroits sensibles et à limiter le plus possible le recours à la serviette pendant la séance.

- 28 Mais comme le vêtement, la serviette de bain une fois salie est lavée et donc réutilisable. On observe d'ailleurs les allées et venues incessantes des hôtesses pour ramener des serviettes propres à l'accueil. S'il y a risque de souillure, c'est que la machine comme la serviette, le temps de son utilisation, devient partie intégrante du territoire revendiqué par la personne. La sueur d'autrui y est interprétée comme une contamination et une « offense territoriale » selon les termes de Goffman (1973 : 59). Elle révèle une transgression des règles qui instituent ce qui doit être réuni et ce qui doit être maintenu séparé au sein de l'univers très ordonné du club. Seul déchet dans cet espace, la trace de sueur est une remise en cause de cet ordre et révèle la vulnérabilité des frontières.
- 29 Les moyens pour éviter cela sont variables : certains usagers dont nombre de femmes utilisent des poignées qu'elles confectionnent avec des serviettes en papier. Cette solution trahit à les en croire autant la crainte de salir que d'être souillé. D'autres utilisent leur serviette de douche ou se servent des deux solutions à la fois : les poignées en papier pour les mains et la serviette pour le dos ou les fesses. La solution la moins utilisée consiste à nettoyer la machine après l'effort. Le nettoyage et l'utilisation du désinfectant sont renvoyés à l'action du personnel du centre. Enfin, le phénomène de l'imitation et du mimétisme dans la salle est fondamental dans les manières de gérer la sueur. En effet, telle ou telle méthode utilisée au départ par un adhérent tend à se généraliser aux autres qui arrivent dans la salle, dans un souci de conformité et d'hygiène. Mais plus fondamentalement nous semble-t-il, cela renvoie à la fonction du regard et de l'observation. Non pas le regard et l'observation de l'ethnographe, mais ceux de tout pratiquant qui constituent une modalité fondamentale d'apprentissage socialement constitué, se situant à la source du processus d'incorporation.
- 30 Au sein des centres de remise en forme, on est en permanence sous le regard des autres. On regarde les autres pour apprécier le contrôle du corps et de soi, celui de l'apparence, au sens où ici « le plus profond c'est la peau ». On regarde les autres pour estimer leur position et savoir qui l'on doit imiter et avec qui il est profitable d'entretenir des relations. Le regard attrape le mouvement du corps d'autrui et apprend à discerner les conduites à reproduire et celles à corriger. Et ce faisant, on apprend aussi à s'observer soi-même pour se discipliner, se rectifier, se nettoyer, effacer les traces de sueur ; autrement dit, rendre l'effort et le travail sur soi « naturel ». Il s'agit de mieux contrôler l'image que les autres peuvent se faire de nous-mêmes et maîtriser alors l'orientation des relations qui se nouent autour de soi. L'enjeu des distinctions valorise l'attention portée au paraître ; et la sueur concerne essentiellement le regard et l'odorat. De ce point de vue, elle est menaçante pour l'image de soi comme elle est dangereuse par le risque de contamination par autrui. Rappelons la présence des miroirs répartis un peu partout dans les clubs. Ils participent pleinement de cette saisie par le regard qui combine l'exaltation de la singularité avec « le désir mimétique » (Girard, 1972) et conduit à vouloir être soi-même tout en souhaitant avoir la taille ou les muscles de telle ou telle star ; d'où une double contrainte de laquelle il est impossible de sortir. Les centres de remise en forme sont des hauts lieux d'autocontrôle. Mieux, ils sont les lieux par excellence d'apprentissage et d'exercice de l'autocontrôle dont il faut apprendre à effacer les traces. En ce sens, la sueur n'est pas plus à sa place dans ces clubs qu'ailleurs. Elle ne doit pas apparaître. Autant d'éléments qui seront réinvestis et réagencés une fois sorti du club, dans la vie sociale. Car l'observation du corps et des apparences est bien une manière de maîtriser les relations sociales et de s'y positionner au mieux.

Le souci de l'enveloppe et du tableau

- 31 Si la sueur porte en elle potentiellement une menace à la représentation de soi et un risque de contamination, c'est parce qu'elle interroge la question du dehors et du dedans, du moi et des autres, du sujet et de l'objet. L'expérience de la sueur dans les centres de remise en forme réveille l'incertitude des frontières, là où précisément elles voudraient être confirmées. Elle entame la barrière protectrice entre le dedans et le dehors, et de ce fait la nécessaire différenciation entre l'intérieur et l'extérieur. Le procès et la traque de la sueur dans les clubs sont liés à l'image d'une effraction de l'enveloppe corporelle, dans le double mouvement de la perte et de l'intrusion. La sueur, parce qu'elle est fabriquée et expulsée par le corps, en fait partie sans en faire partie. Elle pose donc la question des limites du corps et de soi. Cette position ambiguë la fait considérer dans de nombreuses sociétés, à l'instar des autres excréments, comme une source de souillure, requérant un traitement particulier (Douglas, 2001 ; Leach, *op. cit.*). La sueur est ce qui déborde les limites du corps, comme la salive, le sperme, l'urine, le sang, les larmes. Les déchets corporels naissent à la marge et sont frappés des interdits qui instaurent les frontières par lesquelles le sujet se constitue. Ils sont une anomalie, au sens donné par Mary Douglas (*ibid.*) : des éléments qui ne s'insèrent pas dans un ensemble, désobéissent aux règles de classification et concentrent les traits du désordre.
- 32 Le dégoût que suscite la sueur est lié à l'image du déchet, de l'ordure envahissante qui renvoie à l'indifférencié, au chaos où domine la confusion entre la chose et la personne, entre soi et l'environnement. La figure du déchet engage pleinement le rapport à l'autre (Lhuillier & Cochin, 1999), si l'on veut bien considérer que dans les premières années de l'enfance l'apprentissage du contrôle des sphincters et l'opprobre jeté sur les excréments fondent non seulement les bons objets et les mauvais, mais organisent aussi les relations à autrui appropriées et la propreté (Freud, 1985). La pureté du corps engage un symbolisme puissant (Douglas, 1998) qui renvoie par bien des aspects à la société elle-même, aux catégories du sain et du malsain, du conforme et du déviant, de l'inclus et de l'exclu, du privé et du public, etc. Les pratiques d'entretien du corps occupent donc une place de choix dans cette organisation et ces significations. La moralisation de la propreté et la valorisation de l'apparence dans les clubs de remise en forme, du plus visible au plus intime, permettent une mise en ordre qui assure la séparation et la différenciation.
- 33 La sueur, de ce point de vue, doit être strictement encadrée, traitée et reléguée, de manière à en réduire le pouvoir de subversion et de souillure. Sa présence est le signe d'une nature toujours persistante et inconvenante. Elle symbolise l'impureté d'une nature toute-puissante, source de vie et de mort. Cette sueur qui s'écoule doit être époncée, séchée, lavée, maintenue cachée. Son exclusion dans les discours et les représentations participe de la reconstruction de ces activités physiques comme propres et maîtrisées. L'ambivalence est effacée dans une mise en scène épurée de l'entretien corporel, dont est exclu tout ce qui viendrait rappeler une corporéité non maîtrisée. Le corps de l'individu, homme ou femme (mais de manière encore plus prononcée chez les femmes), est ainsi désodorisé, séché, toiletté, habillé, maquillé, etc., de manière à dissimuler ce qu'il porte de trop naturel. L'investissement de l'apparence et les techniques du corps travaillées témoignent d'un système de signes où le corps se comprend comme un tableau (Lhuillier & Cochin, *op. cit.* ; Courtine, *op. cit.*). Le souci du corps s'apparente à la poursuite de canons normatifs et de formes idéales consacrées. Exposée aux regards, l'enveloppe corporelle

doit être mince et ferme, propre et performante. La beauté « normative » est ici synonyme d'ordre et de pureté.

- 34 Les salles de remise en forme, en tant que lieux d'autocontrainte et de centration de l'individu sur son corps, sont caractérisées par un idéal abstrait et aseptisé, liant forme physique, beauté et santé. Le corps se forme dans ces espaces parce qu'il se conforme à des savoirs, des normes, des valeurs et des représentations. Les effets de ces modèles du corps « idéal » ont des effets concrets sur le corps réel, via les exercices, les techniques de soin et d'entretien pratiqués. Or, par les mécanismes d'incorporation et de naturalisation, les normes qui font le corps, font corps également, c'est-à-dire qu'elles tendent à passer pour naturelles. Paradoxalement donc, par le jeu de la naturalisation de la culture, le corps redeviendrait ce langage « par lequel on est parlé plutôt qu'on ne le parle, un langage de la nature » (Bourdieu, 1980). Le corps est ainsi pris dans une dialectique qui part d'un donné naturel pour en faire un objet culturel et, par un retournement, en incorpore si bien les aspects arbitraires les plus sociaux et culturels que ceux-ci passent à leur tour pour naturels. Autrement dit, ce qui est appris ainsi n'est pas quelque chose que l'on a, « mais quelque chose que l'on est » (Bourdieu, *ibid.* : 123). En un mot, un corps modifié corps et âme (Wacquant, 2000). C'est d'ailleurs ce qui fait l'efficacité de tout système disciplinaire. Georges Vigarello (2001) a bien montré comment les pouvoirs pédagogiques en redressant les postures corporelles des individus visaient à les redresser moralement.

BIBLIOGRAPHIE

- BIGWOOD C., 1998. « Renaturalizing the Body with the Help of Merleau Ponty », in WELTON D., *Body and Flesh*. Oxford, Blackwell.
- BOURDIEU P., 1980. *Le sens pratique*. Paris, Minuit.
- BRETON S. (dir.), 2006. *Qu'est-ce qu'un corps ?* Paris, Flammarion/Musée du quai Branly.
- BUTLER J., 1993. *Bodies that Matter : On the Discursive Limits of « Sex »*. New York, Routledge.
- COURTINE J.-J. (dir.), 2006. *Histoire du corps* (t. 3). *Les mutations du regard. Le XX^e siècle*. Paris, Seuil.
- DOUGLAS M., 1998. « La pureté du corps », *Terrain*, 31 : 5-16.
- DOUGLAS M., 2001. *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*. Paris, La Découverte (éd. originale, *Purity and Danger*, 1966 ; 1^{re} édition française : 1971).
- DURIF-BRUCKERT C., 1994. *Une fabuleuse machine. Anthropologie des savoirs ordinaires sur les fonctions physiologiques*. Paris, Métailié.
- ECO U., 2004 (dir.). *Histoire de la beauté*. Paris, Flammarion.
- FASSIN D., MEMMI D., 2004. « Le gouvernement de la vie, mode d'emploi », in FASSIN D. & MEMMI D. (dir.), *Le gouvernement des corps*. Paris, EHESS.
- FISCHLER C., 1987. « La symbolique du gros », *Communications*, 46 : 255-277.

- FRIAS A., 2004, « La symbolique des déchets. L'impur, le sauvage, la mort », in HÉRITIER F. & XANTHAKOU M. (dir.), *Corps et affects*. Paris, Odile Jacob.
- FOUCAULT M., 1975. *Surveiller et punir*. Paris, Gallimard.
- FREUD S., 1985 [1923]. *Essais de psychanalyse*. Paris, Payot.
- GIRARD R., 1972. *La violence et le sacré*. Paris, Grasset.
- GODELIER M., PANOFF M. (dir.), 1998. *Le corps humain*. Paris, Archives Contemporaines.
- GOFFMAN E., 1973. *La mise en scène de la vie quotidienne*, t. 2. Paris, Minuit.
- HARPET C., 1998. *Philosophie des immondices. Corps, ville, industrie*. Paris, L'Harmattan.
- HÉRITIER F., XANTHAKOU M. (dir.). *Corps et affects*. Paris, Odile Jacob.
- KATZ E., 1989. « Excréments et sécrétions », in BEFFA M. L. & HAMAYONR. (dir.), *Les figures du corps*. Nanterre, Société d'ethnologie : 167-185.
- KRISTEVA J., 1980. *Pouvoirs de l'horreur*. Paris, Seuil.
- LEACH E., 1980. *L'unité de l'homme et autres essais*. Paris, Gallimard.
- LE BRETON D., 1990. *Anthropologie du corps et modernité*. Paris, PUF.
- LE BRETON D., 1999. *L'adieu au corps*. Paris, Métailié.
- LE BRETON D., 2002. *Signes d'identité. Tatouages, percings et autres marques corporelles*. Paris, Métailié.
- LHUILIER, COCHIN, 1999. *Des déchets et des hommes*. Paris, Desclée de Brouwer.
- MAUSS M., 1991 [1936]. « Les techniques du corps », *Sociologie et anthropologie* (1950), Paris, PUF. Article originalement publié dans *Journal de Psychologie*, XXXII(3-4), 15 mars – 15 avril 1936.
- MARZANO PARISOLI M. M., 2002. *Penser le corps*. Paris, PUF.
- RAVENEAU G., 2000. « Une nouvelle économie du corps : bien-être, narcissisme et consommation », *Sociétés*, 69 : 19-31.
- TRAVAILLOT Y., 1998. *Sociologie des pratiques d'entretien du corps*. Paris, PUF.
- VIGARELLO G., 1985. *Le propre et le sale. L'hygiène du corps depuis le Moyen Âge*. Paris, Seuil.
- VIGARELLO G., 1993. *Le sain et le malsain. Santé et mieux-être depuis le Moyen Âge*. Paris, Seuil.
- VIGARELLO G., 2001 [1978]. *Le corps redressé*. Paris, Armand Colin.
- VIGARELLO G., 2004. *Histoire de la beauté, corps et embellissement de la renaissance à nos jours*. Paris, Seuil.
- WACQUANT L., 2000. *Corps et âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*. Marseille, Agone.

NOTES

1. Les lieux d'observation et d'enquête concernent le Centre Beauvais dans le 5^e arrondissement de Paris, L'espace Mouvement dans le quartier d'affaires de La Défense et leGym centerà Angers. Je remercie Patrick Saint Hillier de m'avoir permis d'utiliser son travail et ses données d'observation concernant le club parisien. *Techniques et dispositifs de la « remise en forme » : observation d'un club parisien*, Mémoire de maîtrise de l'université de Paris X, 2002-2003.

2. Ainsi, Marcel Mauss (1936) a-t-il souligné pour la première fois que toute posture et attitude corporelle est le résultat d'une construction sociale. Un ensemble de techniques sociales et culturelles opèrent ainsi sur le corps afin de le transformer.
 3. Yves Travaillot (1998) relève ainsi pendant les trente dernières années trois périodes caractéristiques des manières de concevoir la beauté et le souci du corps : les années 1970 privilégiant la minceur et la jeunesse, les années 1980 célébrant la musculature et la performance, et les années 1990 un retour de l'hédonisme, caractérisé par des relations plus lâches entre la forme physique, la performance, la beauté et la santé. Toutefois, cette périodisation pour intéressante et éclairante qu'elle soit, doit être relativisée au regard des continuités et des permanences qui travaillent la société, au-delà des changements eux-mêmes (Fischler, 1987 ; Eco, 2004 ; Vigarello, 2004 ; Courtine, 2006).
 4. Sans compter que les clubs sont concurrencés par d'autres formes de pratiques physiques et sportives qui permettent aussi d'entretenir le corps. Enfin, le marché des machines de musculation vise maintenant les particuliers. Selon une étude de la Sofres (1995) menée pour le salon Body fitness et le Fiform, les salles regroupent 46% des adeptes alors que 44% font leur pratique à domicile.
-

RÉSUMÉS

Bien que le corps soit devenu aujourd'hui dans nos sociétés occidentales le support essentiel de notre identité, le paradoxe réside dans le fait que s'il apparaît fortement valorisé, sa matérialité est en même temps dépréciée. C'est cette matérialité qui retiendra notre attention, observée par le menu dans un haut lieu de fabrication d'images, de domestication et de discipline du corps : les centres de remise en forme. Partant d'une enquête ethnographique dans trois clubs, cet article envisage la question de la sueur et de son procès. Au dispositif disciplinaire des salles et au contrôle corporel, une manifestation tient tête : la sueur. Incontrôlable lorsque le corps s'échauffe, la sécrétion de la sueur fait l'objet d'un traitement et d'un effacement. Parce qu'une société se révèle autant par ce qu'elle remise que par ce qu'elle met en scène, l'intérêt porté à la sueur permet d'envisager autrement la question des représentations et des modèles du corps, en la ressaisissant dans l'instance concrète de la corporéité et des pratiques.

Although the body has become the essential prop for our identity in contemporary Western societies, a paradox lies in the fact that while it appears to be highly valued, its materiality is at the same time devaloured. It is this materiality which we will consider here, observing it in a central place for the production of images as well as the domestication and disciplining of the body: fitness centres. On the basis of ethnographic research in three clubs, this article focuses on the question of sweat and its processing. There is one outward sign of resistance to the disciplinary system of the rooms and to bodily control: sweat. Uncontrollable when the body heats up, the secretion of sweat is the subject of treatment and elimination. Since a society reveals as much about itself by what it puts away as by what it showcases, taking an interest in sweat allows us to consider the question of representations and models of the body in another way by re-examining it at the concrete level of bodiness and practices.

INDEX

Mots-clés : corps, discipline, effacement, exercice, salle de remise en forme, sueur

Keywords : body, discipline, elimination, exercise, fitness room, sweat

AUTEUR

GILLES RAVENEAU

Université Paris X Nanterre, LESC/CNRS – EA 2931